

LE TEMPS

GENEVE samedi 26 septembre 2015

L'élitisme du Collège Calvin appartient à l'histoire

LAURE LUGON ZUGRAVU

Le préau du Collège Calvin et son bâtiment ont été restaurés. (David Wagnières)



Le célèbre collège, créé en 1558, fête samedi la fin des travaux de rénovation. S'il conserve une réputation d'excellence, il n'est plus l'école des bourgeois

Il a le nom. L'âge. La mémoire. Le Collège Calvin à Genève est l'école par excellence. Celle dont on rêve encore pour sa progéniture, celle qui façonna les esprits d'Henri Dunant, de Michel Simon, d'Albert Cohen, de Jorge Luis Borges. Elle émane d'une volonté, en 1558, de soutenir la foi nouvelle, de diffuser le savoir humaniste et de traduire dans les faits le principe de l'école obligatoire. Ce samedi, 479 ans plus tard, le Collège Calvin convoque l'Histoire pour fêter la fin des travaux de rénovation, entrepris en 2007, et qui auront coûté 10 millions de francs, pas un centime de plus que budgeté. Dans la cour plantée d'ormes et de tilleuls et entourée du péristyle aux ogives gothiques, il y aura tout ce que la République compte d'illustre: historiens, ministres, hauts fonctionnaires, conservateurs, professeurs, mais aussi eux, les élèves, derniers d'une longue cohorte générationnelle qui, en les murs de Calvin, auront goûté avec plus ou moins d'allégresse aux lettres d'humanité.

Que reste-t-il de cet esprit de corps qu'on prête au Collège Calvin, longtemps seul établissement secondaire du canton et aujourd'hui un parmi dix pairs? Que demeure-t-il de sa réputation élitaire charpentée siècle après siècle, héritée d'un temps où il abritait les rejetons des grandes familles genevoises et des bourgeois argentés de la Rive gauche? Dans le préau où les collégiens prennent la pause, on cherche, parmi les uniformes contemporains des jeunes connectés, la trace d'un symbole, d'une évasive appartenance, d'un vapoureux bréviaire de distinction sociale. Soudain, un signe: un jeune homme au pull noir orné du nom et de l'effigie du Collège Calvin, la chouette symbole de sagesse. Habitant la commune de Corsier, sur la Rive gauche, il dit: «Il n'y a pas de clans chez nous, la mixité fonctionne très bien.» Son ami, de Chêne-Bourg, renchérit: «Les autres collèges nous prennent pour des snobs, mais ce sont des stéréotypes!» Plus loin, un autre groupe de collégiens s'amuse à l'évocation d'un fossé de classes, même si certains sont vêtus sport chic et ont dompté la mèche quand d'autres arborent capuche greline et cheveu décoiffé. «Nous, on vient de

Plainpalais et de la Jonction, c'est sûr qu'on a été élevés dans la misère!» plaisaient les uns. «Il y a des gens pétés de thunes à Calvin, mais pas plus qu'ailleurs», ajoute un second. «On constate des différences d'éducation à la manière de parler, mais ce n'est pas une barrière entre nous», note un troisième.

«Hélas», entend-on soupirer à cette dernière remarque Marc Bonnant, l'avocat à l'éloquence fameuse et au conservatisme assumé, ancien élève du Collège Calvin: «J'ai étudié en un temps où les élites se reproduisaient. Et pourquoi ne le pourraient-elles pas, à l'instar des imbéciles? Depuis, une rupture anthropologique est survenue. Nous ressemblons à nos pères, les jeunes aujourd'hui ressemblent à leur temps.» Et le temps de son collègue, quelle saveur avait-il? «L'homme se mesurait au latin, répond l'avocat. La seule chose qui importait au monde, c'était la littérature. Nous étions résolument élitaires, avions un mépris lourd pour les scientifiques, l'idée de faire du sport nous paraissait d'une vulgarité insupportable. Parler à quelqu'un qui ne lisait pas L'Illiade dans le texte nous semblait ridicule. Les conversations qui nous animaient au matin portaient sur ce que nous avions lu la nuit précédente. Oui, on savait que d'autres collèges existaient, quelque part en Barbarie...» Courte pause, pour souligner l'outrance. Puis, parce qu'il faut bien s'amender un peu: «Nous étions hors du monde. De savoir que l'on souffrît aux antipodes nous indifférait. Nous n'étions portés ni par nature, ni par sentiment, vers des tragédies qui nous étaient épargnées. Sans doute n'est-ce pas souhaitable. Car cela dénote une avarice du cœur, quelque chose de l'ordre du solipsisme.»

Offrons au latiniste nostalgique un très banal «O tempora, o mores» (ô temps, ô mœurs), pour lancer un témoignage plus contemporain et moins dérangeant. Celui de Nicolas Brunschwig, associé gérant du groupe Brunschwig & Cie (magasins Bongénie Grieder) et ancien élève lui aussi: «Nous n'avions pas l'impression d'étudier dans un collège plus réputé que les autres. Tout au plus y trouvait-on peut-être plus de vieilles familles genevoises qu'ailleurs. J'en garde un très bon souvenir.» Mais c'est au conseil d'administration de l'école Moser qu'il siège désormais, ayant choisi cette école privée pour ses enfants. Pourtant, on observe le plus souvent le mouvement inverse: «Un pourcentage important d'élèves viennent des écoles privées, attesté Dolorès Meyer, directrice du Collège Calvin. Mais tous les établissements en accueillent.» Manuel Tornare, ancien président du Collège de Genève, ancien directeur du Collège de Candolle et conseiller national socialiste, confirme: «On observe un certain réflexe de classe qui consiste à placer les jeunes enfants en école privée pour leur faire ensuite le raccord avec le collège public, très bien coté. Car Genève s'est donné les moyens d'investir dans l'enseignement public. Cette réputation n'est pas usurpée. Même si l'enseignement du latin et du grec n'est plus dispensé dans tous les collèges, ce qui engendre une certaine frustration des professeurs voltigeurs.» Jean Romain, ancien professeur et député PLR, ne dit pas autre chose: «Sur le plan du contenu, tous les collèges sont équivalents. L'excellence de Calvin est un cliché qui repose sur l'histoire. Tout comme le préjugé sur les classes sociales.» Dolorès Meyer: «La démocratisation des études a permis de brasser les milieux socioculturels.»

C'est aussi à la répartition géographique des élèves par quartier qu'il faut l'attribuer. Aujourd'hui, le Collège Calvin draine des quartiers bourgeois comme des quartiers plus populaires. «A mon sens, c'est moitié-moitié, affirme Manuel Tornare. Je pense que le Collège Claparède est aujourd'hui plus bourgeois que Calvin.» Pourtant, selon cet observateur, «nombreux sont encore les parents habitant Champel ou Claparède à avoir lu Albert Cohen et qui font une demande pour inscrire leurs enfants à Calvin. Certains parents trouvent aussi une boîte aux lettres prétexte. Ces réflexes sont fondés sur des préjugés ancestraux.» Pour autant, Dolorès Meyer se refuse «à promouvoir l'idée que Calvin est un collège à part. Le taux de réussite à la maturité est pareil dans tous les collèges du canton, entre 93% et 96%. En revanche, nous sommes conscients d'être abrités dans un bâtiment patrimonial exceptionnel, dont nous avons le souci et le respect, et non pour en tirer une gloriole quelconque. Par comparaison, le Collège Saint-Michel à Fribourg génère probablement le même sentiment.» Soucieuse de partager l'histoire et la valeur du bâtiment, elle a accueilli le festival littéraire La Fureur de lire, ou encore ouvert une scène pour la Fête de la musique.

De la musique, il y en aura, ce samedi, pour honorer le vieux collège et saluer sa restauration. Charpente, façades, lucarnes, toiture, verrières, fronton triangulaire orné d'allégories, péristyle, chaque élément nettoyé lui rend sa majesté et ses couleurs d'antan; le jaune ocre et le rouge des 165 000 tuiles, le blanc des pierres

de tuf, le gris de la molasse, le cuivre de sa ferblanterie. L'esthétique sans la prétention, pour résumer Calvin aujourd'hui. C'est donc que Borges avait raison, qui écrivait: «A la différence des autres villes, Genève est sans emphase. Paris n'ignore pas qu'il est Paris, Londres la bienséante sait qu'elle est Londres, Genève sait à peine qu'elle est Genève. Les grandes ombres de Calvin, de Rousseau, d'Amiel et de Ferdinand Hodler sont là mais personne n'en parle au voyageur. Genève, un peu comme le Japon, s'est renouvelée sans perdre son passé.»